STEVE MARTIN

MA VIE DE COMIQUE

du stand-up au *Saturday Night Live*

capricci

STEVE MARTIN

MA VIE DE COMIQUE

du stand-up au *Saturday Night Live*

Traduit de l'anglais par
Julien Marsa

16 — AU PRÉALABLE

20 — **COFFEE AND CONFUSION**

28 — **LA COMÉDIE À TRAVERS LES ONDES**

40 — **DISNEYLAND**

60 — **LE BIRD CAGE THEATRE**

92 — **TÉLÉVISION**

120 — **LA ROUTE**

140 — **LE PERCÉE**

162 — **DÉMISSION**

184 — REMERCIEMENTS

Ouvrage publié avec le concours
du **Centre national du livre**
et traduit avec le soutien de
la **Région Île-de-France**.

AU PRÉA-LABLE

J'ai fait du stand-up pendant dix-huit ans. J'en ai passé dix à apprendre, quatre à affiner ma technique et quatre autres plongé dans un succès fou. Le souvenir le plus tenace de mes années de stand-up, c'est cette impression : comme si ma bouche était dans le présent et mon esprit dans le futur : mes lèvres articulaient le texte, mon corps s'occupait de la gestuelle, pendant que mon esprit prenait du recul, observant, analysant, jugeant, s'inquiétant, puis décidait quand et quoi dire de plus. Il était rare que je prenne du plaisir pendant que je jouais — cela aurait été une perte de concentration que je ne pouvais pas me permettre. Cependant, après les représentations, j'ai connu de longues heures d'exaltation ou de désespoir, en fonction de la façon dont le spectacle s'était déroulé. Car il ne faut pas se leurrer : le fait de jouer la comédie seul sur scène représente une sorte de refuge ultime pour l'ego.

Ma période faste correspond *grosso modo* à celle des années 1970. Bien que je me souvienne assez précisément de cette époque, il ne me reste que des bribes de spectacle en mémoire. Je suis sur scène, aveuglé par les spots, les yeux tournés vers l'obscurité de la salle, ce qui m'empêche de distinguer tel lieu d'un autre. L'obscurité est essentielle : si la lumière est dirigée vers le public, impossible de les faire rire ; j'aurais tout aussi bien pu leur dire de s'asseoir et de rester tranquille. Le public reste généralement une masse informe si ce n'est parfois quelques personnes au premier rang, où un grincheux pouvait me plonger dans la panique et le désespoir.

La phrase fétiche du comédien pour un *show* réussi est « Je les ai tués », et je suis sûr qu'elle a tout à voir avec le fait que le public est capable de vous assassiner en un rien de temps.

Le stand-up est rarement pratiqué dans des circonstances idéales. L'ennemi principal du comique est la distraction, et il est exceptionnel qu'il puisse exercer dans un environnement adapté à sa performance. Par exemple, je me souciais de la qualité du son, des bruits ambiants, des chahuteurs, des ivrognes, de la lumière, des retardataires, des gens qui parlent fort, sans oublier la préoccupation qui vous turlupine sans cesse : « Est-ce drôle ? » Et pourtant, plus les conditions de travail étaient miteuses, plus je pouvais être drôle. Je suppose que ces inquiétudes aident à garder l'esprit vif. J'étais capable de caler instantanément la chute d'une histoire drôle avec celle d'un verre de vin lâché inopinément par un spectateur, ou d'élever la voix pour couvrir un éternuement juste avant que celui-ci ne se produise.

Je recherchais une manière originale de faire rire les gens, et le succès m'est tombé dessus sans que je ne demande rien à personne. Cela s'est déroulé de façon plus laborieuse qu'héroïque : je n'ai pas fait de vaillants efforts pour convaincre les sceptiques, c'est venu progressivement, avec du travail et un peu d'intuition. Je n'avais aucun don particulier — je ne savais pas chanter, ni danser, ni jouer — ce qui m'a forcé à être inventif. Je n'étais pas suicidaire, mais j'ai pourtant failli me détruire. J'ai arrêté le stand-up par lassitude et je n'y ai plus repensé depuis, jusqu'à aujourd'hui. Il y a quelques années, j'ai commencé à me replonger dans cette période cruciale de ma vie professionnelle — qui entretient un rapport étroit

avec ma vie personnelle — et je me suis souvenu des raisons qui m'ont poussé à faire du stand-up, et aussi à arrêter.

En un sens, ce livre n'est pas une autobiographie mais une biographie, parce que j'écris sur quelqu'un que j'ai connu à une certaine époque. Les événements qui y sont décrits sont vrais, même s'il me semble parfois qu'ils ont été vécus par quelqu'un d'autre. En l'écrivant, j'ai souvent eu l'impression d'être un intrus ou un curieux, ou quelqu'un qui essayait de se souvenir d'un rêve. J'ai ignoré cette partie de ma carrière pendant vingt-cinq ans, mais maintenant que j'ai fini ces mémoires, je la regarde avec une surprenante affection. Comme quoi, on peut éprouver de l'affection pour ses années de guerre.